

Gisèle Ansorge

Gisèle Ansorge est née à Morteau, dans le Jura français, en 1923, dans une famille suisse. Après des études de pharmacie, elle a travaillé avec son mari Ernest Ansorge dans le domaine du cinéma d'animation. Elle est décédée le 17 décembre 1993 à Étagnières.

Son goût pour la création s'est manifesté dans les secteurs les plus divers : littérature, radio, télévision, graphisme et beaux-arts.

Plusieurs prix lui ont été décernés pour ses pièces de théâtre et ses dramatiques radiophoniques. Son recueil de nouvelles, *Le Jardin secret*, a obtenu le Prix de Fribourg (État de Fribourg) 1985. En 1986, la Fondation vaudoise pour la promotion et la création artistiques lui a rendu un hommage spécial.

En 1987, elle a publié son premier roman, *Prendre d'aimer*, qui a immédiatement obtenu un succès considérable, et deux prix littéraires : le Prix Paul-Budry et le Prix des Auditeurs de « La Première ».

En 1989, Gisèle Ansorge a publié un deuxième roman, *Les Tourterelles du Caire*, qui a reçu le Prix Schiller et confirmé son audience auprès des lecteurs. Un recueil de nouvelles, *Le Jeu des nuages et de la pluie*, consacré aux pierres précieuses, est paru au printemps 1993. Peu avant son décès, Gisèle Ansorge avait rédigé un troisième roman, *Les Larmes du soleil*.

Prendre d'aimer a été traduit en allemand, sous le titre de *Séverine* (Limmat Verlag, 1991), et a également obtenu un grand succès.

Gisèle Ansorge a écrit plusieurs scénarios pour la télévision, notamment celui de *Save the King*, création de la TV romande pour la Rose d'Or 1970. Au cinéma, elle a signé le scénario du long métrage d'Ernest Ansorge, *D'un jour à l'autre* (1972).

Dans le domaine du cinéma d'animation, les époux Ansoerge ont mis au point un procédé très original à partir de poudre de sable, qu'ils ont utilisé dans douze films et qui leur a valu une large reconnaissance internationale.

Gisèle Ansorge

Nouvelles



camPoche

Cet ouvrage a bénéficié
d'une aide à la publication
accordée par la CIIP
(Conférence intercantonale de l'Instruction publique
de la Suisse romande et du Tessin),
Groupe de travail intercantonal,
Livre et soutien au livre romand



CONFÉRENCE INTERCANTONALE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE
LA SUISSE ROMANDE ET DU TESSIN

« Nouvelles », de Gisèle Ansorge
trois cent quatre-vingt-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
quatre-vingt-quatrième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Janine Goumaz, de Sylvain Pichon et de Betty Serman
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Couverture: Gisèle Ansorge, « Égalité des sexes II », vers 1990
sable de quartz noir sur papier, fixatif, 48 x 62 cm,
propriétaire: Sylvain Pichon
Photogravure: Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(ouvrage imprimé en France)
ISBN 978-2-88241-435-9
Tous droits réservés
© 2018 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

LE JARDIN SECRET

Le Jardin secret

a paru en édition originale en 1986
aux Éditions Plaisir de Lire, à La Croix-sur-Lutry
L'édition de référence, pour cet ouvrage,
a paru chez Plaisir de Lire, à La Croix-sur-Lutry, en 1986
Ce recueil de nouvelles a obtenu en 1985
le Prix de Fribourg (État de Fribourg)

LE JARDIN SECRET

CHÈRE ISABELLE,

Les mois ont passé et je ne t'ai pas encore écrit depuis mon installation dans ce pays aussi mystérieux que passionnant. Il est inutile de te raconter tout ce que j'y ai vécu depuis deux ans. Je sais seulement qu'il me serait désormais difficile de vivre ailleurs, car j'y ai découvert cet aspect magique qui fait totalement défaut dans notre existence cartésienne d'Européens.

Pour te révéler un peu de cette magie à laquelle tu n'es évidemment pas obligée de croire, je t'envoie un fruit de la région. Tu n'en auras certainement jamais vu de pareils, car ils ne s'exportent pas. Ne te laisse pas rebuter par son odeur. On s'y habitue très vite. En Europe, nous ne prêtons guère attention aux sensations olfactives parce que nous sommes très peu assiégés par les odeurs. Ici, elles vous agressent constamment, l'odorat finit par s'éduquer à les percevoir dans toute leur diversité. D'une manière générale, l'Européen développe très peu ses sens, il les subit au lieu de s'en servir pour appréhender les choses qui l'entourent.

Consomme ce fruit lentement en pensant à ce que tu manges et non pas distraitement comme les gens ont l'habitude de le faire à table. Surtout n'en jette pas le noyau. Plante-le dans un pot rempli de terre. Place-le dans un rayon de soleil si possible et arrose-le parcimonieusement. Je te suggère un compte-gouttes qui te permettra de doser les vingt gouttes d'eau nécessaires chaque jour.

N'espère aucune pousse avant six à huit semaines. Les sorciers d'ici prétendent que la fleur qui en surgit prend la forme de nos désirs les plus cachés.

Fais-en l'expérience, cela en vaut la peine. Je t'embrasse.

Nicole

Le fruit avait l'aspect d'un brugnon violacé. L'enveloppe externe en était verruqueuse et très épaisse. Isabelle essaya de le peler. Elle parvint à l'entamer avec la pointe de l'ongle. Aussitôt une odeur violente de pourriture se dégagea de l'intérieur du fruit. Isabelle se rejeta en arrière en se bouchant le nez. Elle essaya de se convaincre que cette odeur n'était pas répugnante. Au bout de quelques minutes, elle y était habituée. Elle continua à peler le fruit. L'épicarpe tout entier se détacha sans peine.

La chair du fruit était très rose, pulpeuse, perlée sur sa surface d'un liquide jaune clair. Isabelle goûta prudemment cette essence avant de mordre dans le fruit. C'était surprenant, doux-amer, mais assez agréable. De toute façon, une saveur à laquelle on n'est pas habitué surprend toujours et déplaît de prime abord.

Elle porta le fruit à sa bouche en tenant compte des recommandations de son amie. Elle y enfonça les dents avec la lenteur d'un rite. De doux-amer, le fruit donnait l'impression d'être soudain très sucré, puis, fondant sous la langue, il prenait une amertume qui violentait le palais.

Alors qu'on était prêt à vomir et à recracher, cette âcreté, qui restait au fond de la gorge, se muait

en quelque chose d'indéfinissable, mais de voluptueux. C'était l'agressivité d'un piment rouge allié à la suavité d'une tubéreuse.

Isabelle fut prise d'un vertige, son cœur cognait, ses artères charriaient un sang bouillant prêt à jaillir d'un Vésuve. Son visage était congestionné.

Cependant, elle mangea le fruit jusqu'au bout, avec l'impression d'avaler une boule de feu. Elle perdit le sentiment d'exister pendant une ou deux secondes, puis tout rentra dans l'ordre. Il ne lui restait dans la bouche qu'une saveur délicatement fruitée qui s'apparentait au goût de la pêche.

Elle se demanda un instant si son amie ne lui avait pas expédié une drogue pour la transformer en toxicomane.

Mais aucun trouble ne subsistait, elle se rassura.

Alors, elle récupéra le noyau et l'examina. Il lui échappa de la main une ou deux fois parce qu'il était enrobé d'un liquide très luisant et gras. C'était un gros noyau pour un si petit fruit. Elle l'enveloppa dans un papier et réfléchit. Si Gunther lisait cette lettre, il ne manquerait pas de se moquer et de jeter le noyau par la fenêtre en la traitant de superstitieuse.

À cette idée, elle se leva brusquement, cherchant autour d'elle un endroit pour cacher le noyau. Elle choisit sa corbeille à ouvrage et le fourra parmi les boutons.

Sa deuxième pensée fut : est-ce que je voudrais connaître mes désirs ? Ou plutôt ai-je un désir ?

Au premier abord, elle aurait répondu « non » sans hésiter, tous ses désirs étaient comblés. C'est du moins ce que son entourage lui répétait à longueur

de journée. Ses parents, ses amies ne cessaient de lui dire qu'elle possédait tout ce qu'une femme peut souhaiter: un mari intelligent comme Gunther, deux petites filles adorables, une maison merveilleuse, la fortune. En plus, elle avait la chance d'être une très jolie femme.

Elle avait douze ans quand elle avait rencontré Gunther pour la première fois. Elle n'était encore qu'une grande gamine au visage incertain et à la silhouette androgyne, avec une allure gauche qui la complexait. C'est dire qu'elle n'avait présenté aucun intérêt pour Gunther au cours de leur première rencontre dans la maison de ses parents. Il l'avait à peine regardée, mais elle était tombée amoureuse de lui sur-le-champ avec cette violence douloureuse et silencieuse du premier amour.

Gunther s'était mis à fréquenter assidûment sa famille parce qu'il était passionné par la chasse et les échecs comme le père d'Isabelle. Oh !, comme c'était crucifiant d'entendre chaque fois, après dîner, cette phrase impérative et dévalorisante devant l'être aimé :

— Isabelle, tu as tes leçons à répéter pour demain. Dis bonsoir à Gunther et retire-toi dans ta chambre.

En réalité, Gunther n'y prêtait pas la moindre attention, il vous serrait tout juste le bout des doigts sans vous regarder, tout en disposant le jeu d'échecs sur la table.

De treize à seize ans, on l'avait mise en pension, elle n'avait pas revu Gunther. Elle continuait à penser à lui, jour et nuit, surtout la nuit.

Le jour de ses seize ans, Gunther avait été invité pour son anniversaire. Elle le vit entrer, toujours aussi séduisant, sûr de lui, peut-être le cheveu plus clairsemé au niveau de la tempe, mais qu'importait ?

Pour la première fois, en disant « Isabelle », il la regarda. Pas comme on regarde une potiche ou un chat qui se gratte. Avec une surprise heureuse, une attention qui dura tout au long du repas. C'étaient les autres qu'il regardait à peine ce jour-là, répondant distraitement au père qui parlait avec enthousiasme d'un certain Poniakoff, champion mondial d'échecs.

Quand toutes les bougies furent soufflées, il s'approcha le dernier pour embrasser Isabelle. Ce baiser, déposé au coin de la lèvre, presque sur la bouche, était chaud, appuyé, assez lent pour être significatif. Deux ans après, ils étaient mariés.

Il avait quinze ans de plus qu'elle. Le soir des noces, il avait murmuré :

— Tu es encore très inachevée, tant mieux, je pourrai tout t'apprendre et faire de toi la femme que je désire.

Elle avait trouvé que c'était une très belle déclaration d'amour.

À présent, Gunther était chauve ou à peu près, malgré ses quarante-deux ans. Comme il lui restait un petit coin fertile au niveau des oreilles, il y cultivait de longues mèches qu'il ramenait sur son crâne lisse d'une oreille à l'autre. Ce petit pont capillaire lui donnait un air comique quand il se trouvait aux prises avec un coup de vent ; les mèches étaient arrachées et flottaient dans l'atmosphère comme des lanières dont on ne voyait pas très bien l'utilité.

Isabelle était convaincue d'être privilégiée, bien que toutes les choses qu'elle possédait lui parussent parfois des mirages. Elle avait Gunther, bon, mais son impression était plutôt que Gunther « l'avait ». Elle possédait une très belle maison, pourtant c'était la maison de Gunther. Jusqu'à ces deux filles qui sortaient d'elle évidemment, mais dont elle n'était pas absolument certaine qu'elles n'appartinssent pas d'abord à Gunther.

Gunther augmentait ce malaise en employant dans la conversation des termes de propriétaire : ma maison, mes filles, ma femme, mon travail, etc. Finalement, elle chassa ses mauvaises pensées désobligeantes pour son mari. Elle n'avait d'autre désir que de poursuivre cette union heureuse et sans problème.

Tout de même, ce serait bien d'avoir un petit secret, une chose à elle, ne fût-ce qu'un noyau de fruit.

Voir grandir cette plante sans partager l'expérience avec quelqu'un lui parut très excitant.

Il fallait d'abord trouver un endroit à l'abri des curiosités. Dans une aussi grande maison, ce ne serait pas difficile. Isabelle se rappela un petit réduit dans l'immense grenier. Elle l'avait déniché par hasard sous la soupente, en jouant à cache-cache avec ses filles. Il était si bien dissimulé par un amas de malles que les petites, si fureteuses qu'elles fussent, ne l'avaient pas trouvé. Il ferait fonction d'un de ces tiroirs secrets habilement ménagés dans un secrétaire ancien où les femmes dissimulaient leurs lettres d'amour extraconjugales.

Isabelle se précipita au grenier et se dirigea vers le réduit. Tout en prenant garde de ne pas trop déplacer les malles qui en obstruaient la porte basse, elle s'y glissa facilement parce qu'elle était petite et mince. Gunther, avec sa corpulence, n'y parviendrait certainement pas. Il y avait une clé, elle en vérifia le fonctionnement, elle était un peu rouillée, mais ça jouait.

La pièce était mansardée, juste assez grande pour un siège et une petite table. Une lucarne étroite y introduisait la lumière du jour.

Vers les 10 heures, un rayon de soleil, profilé comme un rayon Laser, découpa sur le plancher une jolie tache de lumière. Isabelle sortit, pour fouiller dans l'amoncellement des vieux meubles cassés ou à réparer. Elle dénicha un guéridon qui perdait quelques fragments de sa marqueterie et dont un pied était faussé. Elle redressa le pied et transporta le guéridon dans le réduit. Elle le plaça juste au milieu, de manière à ce que le rayon de soleil pût frapper en plein centre. C'était l'endroit exact où elle allait faire pousser sa plante. Elle ajouta une chaise pour les observations et estima que sa chambre était suffisamment meublée.

Le soir même, elle aborda le sujet de sa préoccupation :

— Gunther.

— Oui, ma chatte, dit-il sans lever les yeux du journal qu'il était en train de lire.

— Je voudrais te demander quelque chose, Gunther.

— Eh bien, parle, je t'écoute.

Il retira ses lunettes pour l'observer. Dieu qu'il l'impressionnait quand il la regardait de cette manière « comme si elle existait réellement ».

— Voilà, dit Isabelle en avalant sa salive, j'ai découvert au grenier un réduit...

— Oui ? dit-il doucement sans cesser de la fixer.

— J'aimerais disposer de cet endroit, Gunther, dit-elle précipitamment.

— Mais, ma biche, tu disposes de toute la maison.

— Tu ne comprends pas bien, Gunther... j'aimerais que cet endroit soit à moi, rien qu'à moi...

— Tu veux dire que personne n'aurait le droit d'y pénétrer sauf toi ? demanda Gunther gentiment.

Il avait l'air d'un professeur très indulgent qui cherche à vous aider autant qu'il lui est possible pour que vous ne ratiez pas l'examen. Mais son regard était... comment dire ?... inquisiteur.

— Oui, c'est cela, Gunther, j'en aurais la clé... ni toi, ni les petites... enfin, je serais la seule à pouvoir y entrer, tu comprends ?

— Je comprends.

De son index droit, il se mit à gratter une petite verrue qu'il avait à la base du nez.

— Et peut-on savoir, si ce n'est pas excessif... ce que tu comptes faire dans ton petit réduit ?

— Eh bien, dit Isabelle.

Elle rougit. Elle n'avait pas pu perdre cette habitude depuis son séjour au pensionnat.

— Rien de spécial, Gunther... seulement me reposer de temps à autre... être seule sans les peti-

res. Il me faut une coupure, si tu vois ce que je veux dire. Tu as le bureau, toi... moi, je suis sans arrêt ici...

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'anormal à ce que tu disposes de ton îlot de solitude, dit Gunther en souriant.

— Merci, Gunther, oh merci, dit Isabelle avec juste un peu trop d'enthousiasme.

Gunther se leva.

— Allons voir si ce réduit est habitable, je vais te l'aménager...

— Oh non, s'écria-t-elle angoissée, s'il te plaît, n'y touche pas.

Il s'arrêta.

— Je voudrais l'aménager moi-même, Gunther, dit-elle très bas, si cela ne te fait rien.

— Mais rien du tout, dit Gunther amusé. Je vois qu'on joue encore à la poupée, on se construit des châteaux... eh bien, joue, ma biche, joue. Je te donnerai la clé.

— Je l'ai, dit vivement Isabelle.

Elle la tira de sa poche.

Isabelle enfonça le noyau assez profondément dans la terre, puis elle prit le compte-gouttes pour l'humecter. Elle centra le pot sur le guéridon dans l'axe du rayon de soleil. Elle avait disposé une chaise face au guéridon afin de pouvoir observer aisément la croissance. Elle s'assit et resta immobile, les yeux fixés sur le pot. Six à huit semaines d'attente, cela paraissait interminable, mais l'attente d'une chose souhaitée lui donne son prix.

Elle monterait chaque jour, après le départ de Gunther et des petites pour l'école, tandis que les domestiques seraient occupés aux différents travaux du matin.

Où cacher la clé du réduit ? Il fallait s'en séparer le moins possible. Le plus raisonnable serait de la glisser sous le matelas de son lit, chaque soir, avant de dormir.

Après un dernier regard sur le pot, elle sortit, referma la porte, tourna la clé et s'arrangea pour obstruer le passage avec une ou deux malles bien placées. Le compte à rebours commençait.

Huit semaines s'étaient écoulées sans que rien ne parût se produire de nouveau. La terre dont elle entretenait précautionneusement l'humidité formait une croûte assez compacte. Que se passait-il à l'intérieur ? Isabelle s'asseyait tous les jours devant le guéridon, les yeux fixés sur le centre du pot. Il lui arrivait de perdre toute notion du temps. Elle ne pensait à rien de spécial, et même elle ne pensait pas du tout. Son esprit flottait au-dessus de cette surface brune où germait le noyau. Elle s'identifiait en quelque sorte à ce noyau qui n'était pas encore une plante, mais se préparait lentement à le devenir. Même si son amie avait exagéré en parlant de magie, la germination naturelle lui apparaissait déjà comme un prodige.

Auparavant, elle traînait ses matinées sans but précis, cueillant une fleur, effleurant les touches du piano sans vraiment jouer, attendant le retour de Gunther, ou des deux petites.

À présent, elle se sentait impliquée dans un phénomène naturel qui avait besoin de sa confiance et de sa concentration pour s'accomplir.

La neuvième semaine était en train de s'achever quand, un matin, elle décela au centre du pot un point imperceptible. Si imperceptible qu'elle courut chercher une loupe pour l'examiner.

C'était bien une pousse verte qui pointait.

Bouleversée, elle s'assit et laissa filer deux bonnes heures avant de reprendre conscience de la réalité. Quand elle entendit le klaxon de la voiture de Gunther, elle sursauta, referma la porte en vitesse et se précipita dans l'escalier en se promettant de se munir d'un réveil à sonnerie dès le lendemain.

La croissance de la plante avait pris une telle importance dans sa vie que tout le reste lui semblait secondaire. Elle écoutait distraitement ses filles lui raconter ce qu'elles avaient appris à l'école. Elle mangeait, l'esprit ailleurs. Et quand Gunther lui faisait l'amour, elle s'évadait dans le réduit, près de sa plante. Personne, en principe, ne s'apercevait de ses distractions. Les domestiques étaient là pour s'occuper de la maison avec des tâches précises dont ils étaient jaloux et qu'ils n'auraient pas partagées. Elle les laissait décider d'à peu près tout. Gunther l'avait avertie dès le début : « Tu n'auras rien à faire, ils sont au courant, tu es là seulement pour suggérer. »

Elle ne suggérerait même plus, ce qui arrangeait tout le monde.

La plantule s'épaississait lentement, formée de deux gros filaments vert foncé enroulés l'un sur l'autre dans une sorte d'accouplement. Isabelle

mesurait la plante chaque jour. C'était peut-être une mandragore? Le terme de mandragore la fascinait depuis l'enfance, s'apparentant au monde grouillant et sulfureux des sorcières.

La plante atteignait plus de trois centimètres et prenait cet aspect torturé qui donnait l'idée de deux corps enlacés en plein acte d'amour. Cependant, elle restait scellée sur son contenu.

Enfin, un jour, les extrémités des feuilles vertes encore accolées se replièrent vers l'extérieur. Elles étaient encore trop serrées pour permettre de voir ce qu'elles cachaient. Quelle fleur allait donc sortir de ce canal obscur?

Isabelle distribua vingt gouttes d'eau. Elle sentait que le lendemain la révélation se produirait.

— Tu as les yeux bien brillants, dit Gunther en rentrant.

Il posa sa main sur le front d'Isabelle et s'exclama :

— Mais tu as la fièvre!

Isabelle voulut protester. Tout devint trouble, elle s'écroula.

— Méningite, diagnostiqua le médecin.

Elle ne reprit conscience qu'au bout d'une semaine.

Du fond de son lit, elle songeait à la plante privée d'eau. En admettant qu'elle eût la force de grimper jusqu'au grenier, ce qui n'était pas le cas, elle n'aurait pu échapper à la surveillance de son infirmière.

Gunther remplaçait de temps en temps l'infirmière. Il prenait la main d'Isabelle dans les siennes,

ils restaient longtemps ainsi sans parler. C'était bon d'avoir un tel mari.

Au bout du mois, elle put se promener dans le jardin au bras de Gunther. Elle parlait peu, elle essayait de se rassurer sur le sort de la plante. Il s'agissait d'une plante grasse, donc habituée à résister à la sécheresse, peut-être avait-elle résisté ?

Bientôt, Isabelle fut guérie. On renvoya l'infirmière. Gunther, rassuré, reprit son travail au bureau.

Isabelle se dirigea sans précipitation vers le grenier. Elle était assez faible, elle voulait économiser ses forces.

Un premier détail la frappa : on avait déplacé les malles pour dégager l'entrée du réduit.

Elle ouvrit la porte et resta clouée sur le seuil.

Sur le guéridon, quelqu'un dont elle devinait l'identité avait déposé un gigantesque hortensia rose.

Isabelle s'avança, toute pâle, les dents serrées, cherchant sa plante. Elle la trouva par terre, dans un coin. La floraison avait dû atteindre son point culminant très récemment. Cependant, la fleur, qui aurait dû être blanche et même d'un blanc lumineux, pendait lamentablement, jaunie entre les deux feuilles qui avaient viré au brunâtre.

Le pot avait dû recevoir un coup violent, car il était fendu, la terre s'en échappait. Ou tout simplement, on l'avait jeté sur le sol pour le remplacer par l'hortensia.

Isabelle fut prise d'une colère irraisonnée. Elle se précipita sur l'hortensia, arrachant les fleurs à la poignée, cassant les tiges. Quand il ne fut plus qu'un

immonde moignon, elle le déterra pour s'attaquer aux racines. Elle y mit les ongles et les dents. Le sang de ses égratignures se mêlait à la terre.

Quand elle s'arrêta, elle identifia soudain l'hortensia ou plutôt les débris qui jonchaient le sol : c'était Gunther qu'elle venait de détruire, le bien-aimé Gunther.

La révélation venait de se produire : elle, Isabelle, avait grandi et vieilli en même temps que la plante magique, elle était morte avec elle d'une première vie terminée.

C'était urgent de dire à Gunther qu'elle ne l'aimait plus. Elle n'eut pas à aller bien loin. Il était sur le seuil de la porte en train de la regarder.

On aurait même dit qu'il avait compris.

L'ÉPREUVE

ILS ÉTAIENT entrés dans la forêt. La fille marchait derrière les deux hommes, traînant le pas. Tandis que les hommes paraissaient pressés, surtout le plus petit, elle prenait le temps de regarder les arbres, ramassait de temps à autre une brindille ou un champignon. C'était une fille superbe au front lisse très bombé, aux yeux pâles. Ses cheveux étaient simplement torsadés en une lourde natte blonde qui coulait jusqu'au creux de ses reins. Son bリアud en toile grossière indiquait qu'elle appartenait à une famille de serfs ou de modestes artisans.

Les deux hommes ne s'occupaient pas d'elle. Seul, le plus petit se retournait de temps en temps pour s'assurer qu'elle les suivait. C'était un homme jeune, très laid, au visage affreusement vérolé. Ses jambes en arc de cercle étaient prolongées par des poulaines dont la longueur semblait anormale pour un si petit homme. Il parlait avec vivacité et véhémence, l'autre écoutait :

— Je te dis qu'il en a apprivoisé une. Il a le secret. Autrefois, c'était un grand seigneur qui ne t'aurait pas seulement adressé la parole. Il t'aurait plutôt botté le haut des chausses. Il dépuçelait toutes nos femmes le jour du mariage. Un jour, il s'est vêtu de haillons et il est parti dans la forêt. Il

ne mange que des baies et des racines, parfois du gibier. Ce qu'il aime, c'est que tu lui craches à la figure. Oublie que c'était un seigneur, donne-lui tes ordres. Il porte le cilice, il se fouette tous les jours jusqu'au sang, on l'a vu dans les clairières, nu, le dos balaféré. C'est un fou.

— Ou un saint, dit le grand.

— Un porc, dit le petit en crachant, il doit expier pour les autres qui nous volent la récolte et nous souèlent de redevances. Ton œil crevé, tu le dois à un de ces grands seigneurs.

Le grand tourna lentement la tête vers le petit, son œil gauche gélifié faisait penser à une albumine d'œuf saisie par la chaleur. Il avait une grosse tête de brute passive, la bouche molle et sensuelle. Ses cheveux hérissés lui donnaient l'apparence du porc-épic.

— Il en a vraiment apprivoisé une ? dit-il.

— Puisque je te le dis ! Elle boit dans sa main, il la nourrit. Il lui parle. Il paraît même qu'elle comprend.

— Elle ne se trompe jamais ?

— Jamais, affirma le vérolé.

— Je ne voudrais pas donner mon nom à une pute, reprit le grand. Faut que je sois sûr.

— Elle ne se trompe jamais. Si la fille n'est plus une pucelle, elle se jette sur elle et l'enfourche d'un coup de sa corne. Tu n'as pas couché avec Mahaut, au moins ? Parce que ça pourrait embrouiller le jugement.

— J'couche pas avec une fille que je vais prendre pour femme, dit le grand, indigné. Je te l'ai dit, j'veux pas d'une pute pour faire mes enfants.

— On y est, annonça le petit.

Ils se trouvaient devant une hutte faite de branchages, les trous en étaient colmatés avec de la glaise. À quelques pas, une carcasse de sanglier finissait de se consumer au-dessus d'un feu.

— Le fou ne doit pas être bien loin, dit le petit vérolé.

Il repéra une trace de pas dans la boue fraîche, il la suivit jusqu'à la clairière. L'ermite s'y trouvait, nu, courbé sous le fouet, le dos bien arqué pour recevoir les coups. On entendait la grande lanière siffler chaque fois.

Habitué comme tout hôte de la forêt à déceler un pas inconnu sur la mousse ou le froissement inhabituel d'un feuillage, l'ermite se redressa. Il avait la barbe blanche, mais le poil noir partout ailleurs. Ses muscles saillaient sous la peau rougie par le froid et les coups. Les deux autres, hilares, le contemplaient. Quand le grand s'aperçut que la fille, aussi, regardait, il la poussa d'un coup de poing dans une ronce :

— Toi, baisse les yeux ou je te les crève pour t'apprendre à regarder les hommes...

— Celui-là, dit le petit avec un rire qui imitait un grelot, ce n'est plus un homme !

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'ermite.

Il revêtit sa bure sans empressement. De près, il était très grand, sa voix était humble.

— Il paraît que tu as une licorne à toi, dit le vérolé d'un ton rogue.

— Elle n'est pas à moi, dit l'ermite, je n'ai rien à moi.

— Tu chicanes sur les mots, pouilleux. Elle t'obéit, on me l'a dit.

Sans répondre, l'ermite se dirigea vers le feu pour en mouiller les cendres. La carcasse du sanglier s'y écroula avec un petit bruit sec.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-il.

— Celui-là va se marier... la fille, c'est celle qui cueille des fraises au bord du chemin. Il veut savoir si ce n'est pas une pute. On dit que ta licorne peut la flairer et savoir si elle est bien pucelle.

L'ermite s'assit sous un arbre et se mit à manger une sorte de brouet qu'il avait préparé dans son écuelle.

— Vous savez ce qui arrive à la fille si elle n'est pas vierge ? dit-il d'une voix monocorde.

— La licorne la tuera, dit le petit, tout le monde le sait.

— Et si ça arrive ?

— Bah, dit le grand, ce ne sera pas un grand malheur. Il y a d'autres filles. Si c'est une pute, qu'elle meure, je ne veux pas être berné.

— Elle est d'accord ? demanda l'ermite.

La surprise les figea un instant, puis ils éclatèrent de rire.

— Depuis quand, dit le petit, depuis quand est-ce qu'on demande son avis à une femelle ?

L'ermite avait terminé son brouet. Il essuya soigneusement l'écuelle avec une poignée de feuilles, puis il se dirigea vers la hutte. On aurait pu croire qu'il avait oublié les deux hommes. Ils le rattrapè-

rent, furieux. Pour le ramener à la réalité, le grand lui porta un coup dans le dos, là où le fouet avait marqué.

— Alors, pouilleux, tu l'appelles ta licorne ?

L'ermite se retourna dans un réflexe de défense, mais le sourire toujours aussi doux revint instantanément sur ses lèvres.

— Et si je te demandais de te soumettre également au jugement de la licorne ?

— Moi, dit le grand stupidement.

Il prit à témoin le petit :

— J'ai pas besoin de la licorne pour savoir combien de filles j'ai embrochées ! J'peux même pas les compter, pouilleux, si tu veux savoir.

Le vérolé amorça deux pas dans la direction de l'ermite. Il lui arrivait à l'épaule : d'un revers de la main, l'autre aurait pu l'écraser sur le sol. Mais il y avait tant de bonté dans son regard que le petit trouva le courage de ramasser un gourdin pour le menacer.

— On t'ordonne d'appeler ta licorne, c'est tout... sinon.

— Je ne l'appellerai que si la fille est d'accord.

— Je suis d'accord, lança une voix arrogante.

La fille s'approcha. Elle les toisait avec défi. Les yeux dans les yeux de l'ermite, elle répéta :

— Je suis d'accord. Appelle ta licorne.

— Tu vois, fit le grand, puisqu'elle le veut aussi...

— Dépêche-toi, cria le vérolé.

La fille cracha dans sa direction.

— Dieu ! Faites qu'elle soit putain, murmura-t-il.

Une méchante ardeur brûlait son regard. À défaut de pouvoir les posséder, il désirait tuer toutes ces garces qui lui refusaient l'amour à cause de sa vérole.

L'ermite sortit de la bure deux longues mains qu'il n'avait pas encore réussi à transformer en pattes de rustre malgré les durs travaux qu'elles avaient accomplis. Il émit une sorte de hennissement. On eût dit la plainte d'un étalon en quête d'amour.

D'abord, il ne se passa rien. La forêt ne bruissait que de cris et de piailllements d'oiseaux, le vent froissait le feuillage. L'ermite poussa un deuxième hennissement. Il écouta et dit, bien que les autres n'entendissent rien :

— Elle vient. Cachez la fille. Il ne faut pas qu'elle la voie tout de suite.

Le grand prit la femme par le bras et l'enfonça dans un fourré. Alors, ils perçurent l'écho d'un trot qui s'approchait. La licorne apparut, se dirigeant droit sur eux. C'était un petit cheval efflanqué, à la robe d'un blanc étincelant, une tache pourpre sur le chanfrein. Il portait sa corne aux trois couleurs blanc-noir-écarlate, bien plantée, avec la fière arrogance d'un chevalier en lice, on la devinait acérée comme une dague. L'aspect féroce de cette arme frontale contrastait avec l'innocence des yeux hyalins.

La licorne s'arrêta brusquement, les narines dilatées, frappée par une odeur quelle était seule à percevoir. Sans plus attendre, elle prit son galop jusqu'au fourré qui cachait la fille.

À peine ses sabots grattaient-ils la terre épineuse avec impatience que la fille surgit, toute

droite, le sein dévoilé. Elle s'avança vers la licorne qui était empêchée par les buissons, elle s'offrit. Le petit vérolé en écuma de plaisir, imaginant le ventre troué, le sang sur la peau blanche de l'animal.

La licorne hésita une ou deux secondes, puis elle s'approcha à petits pas tranquilles et se coucha aux pieds de la fille, la corne détournée. La fille sourit, l'enlaça, accroupie, pressant la tête de l'animal contre sa poitrine. L'ermite dénoua ses longues mains qu'il avait tenues serrées. Sans mot dire, il entra dans la hutte.

Le vérolé restait immobile, frappé de stupeur. Le grand tira une fiole de sa besace :

— Tiens, on va arroser le mariage tout de suite. Inutile d'inviter l'ermite, il a plus de plaisir à se flageller qu'à boire. Toi, dit-il à la fille, tu restes dans les parages jusqu'à ce qu'on t'appelle.

Il y avait deux heures qu'ils ronflaient, ivres morts sous un arbre. La licorne avait regagné le sous-bois. La fille s'approcha de la hutte. Aucun bruit, ce qui pouvait laisser croire que l'ermite y était en prière ou en exercice de mortification. Elle se glissa à l'intérieur. Son sein était toujours découvert.

Dans l'ombre, l'homme sans bouger l'observait. Elle rampa jusqu'à lui sur les genoux. Elle tendit la main, cherchant sous la bure le ventre de l'homme.

— Je n'étais pas putain avant, dit la fille, mais à présent, je vais le devenir.

LE RÊVE

IRIS SE RÉVEILLA dans cet état de transe qu'elle connaissait trop bien. Elle avait encore fait « le rêve ». C'était au moins la trentième fois. Comme toujours, elle en émergeait, angoissée.

Bien sûr, elle rêvait en général selon les schémas classiques : elle perdait ses dents, elle se promenait dans la rue sans chemise, elle se mettait à s'envoler devant les passants ébahis, ou bien elle se voyait morte dans un cercueil.

Le RÊVE, c'était tout autre chose. Immuable, précis, localisé, il se situait invariablement dans la maison qu'elle avait habitée dans son enfance et dans une ville qu'elle avait quittée depuis l'âge de treize ans. Elle n'y était jamais retournée.

Curieusement, elle n'aurait pu décrire cette maison sans le secours du RÊVE, qui lui en restituait une image exacte.

La maison, bâtie à l'extérieur de la ville, comportait seulement un rez-de-chaussée. Sur le devant se trouvait une véranda dont les murs étaient recouverts de vigne vierge, toujours rousse, ce qui signifiait bien que le RÊVE marquait une prédilection pour l'automne.

On accédait à l'entrée par un escalier de cinq marches, muni d'une rampe en fer forgé. Un assez long corridor conduisait aux cinq pièces de l'appartement.

À gauche, la première porte ouvrait sur la véranda, ou plutôt n'ouvrait jamais sur cette véranda qui servait de salon aux fauteuils constamment housés dans l'attente d'un hôte suffisamment important pour justifier le dépouillement de ces housses. Iris n'avait jamais vu la couleur des fauteuils de cette chambre mystérieuse interdite aux visiteurs et au soleil.

La chambre d'Iris se trouvait tout au fond du corridor, à droite. Juste à côté de celle de ses parents.

On peut raconter le RÊVE de cette manière :

Iris, six ans, se réveille en sursaut dans l'obscurité. Elle est trempée de sueur, elle écoute pour surprendre un signe de vie dans la chambre de ses parents, mais rien ne bouge, elle est seule. Elle sort lentement de son lit et marche vers la porte. Sa longue chemise de nuit blanche ressemble à un suaire. Elle ouvre la porte et voit le trou noir du corridor. Elle s'y avance. Il a une longueur démesurée. Tout au bout, elle distingue la porte dont le loquet descend grince sous les coups de boutoir du vent. La petite fille trouve dans sa main une bougie allumée, la flamme se courbe en direction de la porte comme pour l'inviter à poursuivre sa route. Quand elle parvient à la porte, son œil arrive juste au niveau de la serrure, de sorte qu'elle peut voir ce qui se passe à l'intérieur. Ce qu'elle y voit semble l'attirer et la terrifier tout à la fois. Elle se rejette en arrière pour revenir irrésistiblement coller son œil à la serrure. À un moment donné, l'attraction l'emporte sur la peur, elle cherche à tourner la poignée de la porte sans succès. La porte résiste.

Un sentiment de claustrophobie s'empare de l'enfant. Elle secoue la porte furieusement, elle veut crier et aucun son ne sort de sa bouche. Elle cherche à mettre le feu avec la flamme de sa bougie, et la bougie s'éteint.

La fillette affolée se retourne et voit que le fond du corridor avance sur elle pour l'écraser.

Quand elle est sur le point d'être coincée entre le fond du corridor et la porte, Iris, soixante ans, se réveille. Elle dit :

— Encore ce rêve, c'est absurde !

Un jour, lasse d'être persécutée par le RÊVE, elle décida d'enquêter sur son enfance. Rien n'était plus simple : prendre le train et franchir une frontière.

Les petites villes de province restent ce qu'elles sont dans leur noyau. Seule la périphérie se transforme.

Iris aurait pu sortir de l'école enfantine avec son cartable au dos, ses bas de coton et la natte qu'elle balançait à droite et à gauche en courant. C'était le même bâtiment scolaire, légèrement restauré, derrière l'église. Par contre, le chemin qui conduisait à l'ancienne demeure de ses parents lui parut court alors qu'autrefois il semblait si long. La maison était toujours là avec sa vigne vierge qui commençait à roussir. Mais à présent elle était cernée d'immeubles à plusieurs étages. Dans son îlot de verdure protégé, elle avait l'air anachronique. Iris s'approcha, le cœur battant. C'était bien la maison du RÊVE. La porte repeinte, mais identique.

Elle fit le tour de la maison, retrouva le petit pré qui était derrière. Il n'y avait plus de clapier comme autrefois; ni de cabane pour le jardin qui était négligé.

Iris jeta un regard autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y avait personne, elle se roula dans l'herbe, en mangea une petite poignée. Retrouver les gestes de son enfance, c'était la première étape. Le reste suivrait tout naturellement.

Soudain, elle leva les yeux sous la pression d'un regard et vit à la fenêtre de « sa chambre » une femme qui l'observait. Elle se releva, défroissa sa jupe et marcha en direction de la porte d'entrée. Elle sonna.

La femme apparut sur le seuil de la porte.

— Bonjour, dit Iris, mon comportement vous a surprise? Je vais vous expliquer: j'ai habité autrefois dans cette maison, et j'étais tellement heureuse tout à l'heure de la revoir que j'ai cru retourner à mes six ans de petite fille. Vous êtes la propriétaire actuelle?

— Non, dit la femme, je loue. Je ne suis pas de la région.

— Je viens d'assez loin moi-même, continua Iris, je ne sais pas si j'ose vous le demander... j'aimerais revoir la chambre où je dormais...

Sans dire un mot, la femme recula pour la laisser entrer.

Le corridor était étroit et beaucoup plus court qu'Iris le pensait.

— Il s'agit de quelle chambre? demanda la femme sans sourire.

— Celle du fond d'où vous me regardiez par la fenêtre.

— C'est celle de ma fille, elle est inhabitée pour l'instant. Ma fille vient de se marier.

Elle ouvrit la porte.

Une très petite chambre, un papier peint à motifs floraux. Le lit à la place de jadis sans doute parce que les dimensions de la chambre ne permettaient pas une autre disposition du mobilier : dormeur face à la porte.

— Vous dites... que cette chambre est inoccupée pour l'instant ?

La femme la regarda très fixement comme si elle prévoyait ce qui allait suivre.

— Je voudrais vous demander une faveur, dit Iris, il m'est impossible de reprendre le train aujourd'hui, c'est trop tard. Je voudrais vous demander de me louer cette chambre pour cette nuit.

La femme la fixait toujours, se demandant ce que pouvait cacher cette requête. Elle répondit enfin :

— Il y a un très bon hôtel près de la gare.

C'était la réponse qu'Iris avait redoutée. Elle insista.

— J'aimerais vous faire comprendre ce que je ressens, c'est assez difficile à expliquer : il s'agit d'une expérience... J'ai dormi dans cette chambre quand j'étais très petite... et sentimentalement...

— Quel âge avez-vous ? demanda soudain la femme.

— Soixante ans.

— Je sais, dit la femme, je sais... c'est l'âge où l'on court après les souvenirs d'enfance parce qu'on

ne peut plus s'en fabriquer d'autres. Quand on perd la mémoire, on retrouve l'ancienne.

Elle ferma les yeux et se mit à réciter d'un trait *Le Loup et l'Agneau*. Quand elle eut terminé, elle sourit pour la première fois :

— J'ai moi aussi soixante ans et même un petit peu plus. J'oublie tout, je ne retrouve plus les choses là où je les ai mises. Je ne suis plus capable d'apprendre quoi que ce soit. Mais je sais toutes les fables de La Fontaine, que j'ai apprises à l'école. J'ai souvent l'impression d'avoir égaré mon cerveau. Mon mari est mort il y a une dizaine d'années. Croyez-le ou non, je dois faire des efforts inouïs pour me souvenir des traits de son visage. Il est flou. Par contre, ma première camarade d'école, je la vois aussi nettement que je vous vois. Vous pouvez avoir la chambre, ajouta-t-elle sans transition.

Iris se réveilla brusquement, une douleur aiguë et fulgurante dans le dos. Sa main tâtonna à la recherche de la lampe de chevet. Elle ne rencontra que le vide. Une angoisse indescriptible lui griffait la poitrine au niveau du cœur. Elle se dit qu'elle ferait bien d'appeler sa logeuse pour lui demander de l'aide. Puis elle se souvint de son attitude réticente quand elle lui avait demandé de lui louer la chambre. Ce n'était pas le moment de compliquer les choses. Elle essaya de se lever et retomba sur le lit.

Alors, elle aperçut la flamme d'une bougie. La douleur s'estompa aussitôt. En scrutant peu à peu la

zone éclairée par la flamme, elle distingua une très petite fille en longue chemise de nuit blanche. Elle portait ses cheveux flottants, mais on se rendait compte qu'ils étaient normalement tressés, car ils ondulaient sur les épaules.

— Qui es-tu ? demanda Iris.

La petite fille secoua la tête.

— Tu ne veux pas me dire ton nom ?

L'enfant souleva la bougie à hauteur de ses yeux, éclairant une petite tache lie-de-vin qu'elle avait sur la joue droite. Instinctivement, Iris toucha sur sa propre joue la tache lie-de-vin qu'elle avait depuis sa naissance.

Dans le même temps, elle se trouva à la place de la petite fille. Dans le lit dormait une femme âgée dont elle voyait mal les traits.

Son corps s'était miniaturisé. Ses pieds d'enfant dépassaient de la longue chemise blanche. Sa main droite qui tenait la bougie était délicate et minuscule. Elle se tourna vers l'armoire à glace pour s'y contempler.

Elle avait réellement six ans et, cette fois-ci, il ne s'agissait pas du RÊVE, mais de la réalité. Elle venait d'abandonner son corps de soixante ans qui gisait sur le lit.

La bougie la précédait dans le trou noir du corridor. Il était à nouveau interminable.

La clé était dans la serrure de la porte, prête à fonctionner. Iris n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que le fond du corridor avançait pour l'écraser. Elle n'avait plus peur parce qu'il y avait une issue.

Elle tourna la clé et la porte s'ouvrit. Avant de franchir la porte, elle prit encore le temps de penser qu'il faudrait raconter à ceux qui restaient en arrière... décrire ce qu'il y avait au-delà de la porte... oui, mais avec quels mots ? Puisqu'aucun mot n'avait été inventé par le langage des hommes pour cela. La seule chose qu'elle aurait pu exprimer, c'est qu'une fois la porte franchie, il était impossible de souhaiter revenir dans le corridor.

— Vous la connaissiez ?

— Non, dit la femme, je ne sais même pas son nom, elle a loué pour la nuit.

— Il faudra passer au commissariat pour la déposition afin que nous puissions entreprendre les recherches.

L'homme s'approcha du lit et recouvrit le corps d'iris avec le drap.

— Quelle histoire, dit la femme, si j'avais su...